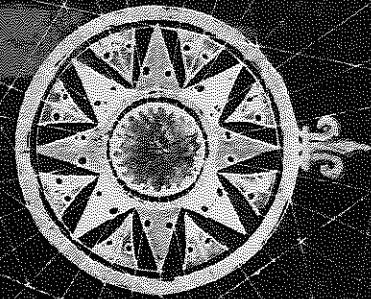
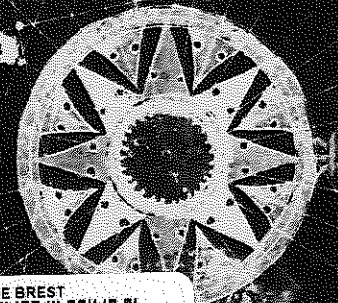


RD VINPE



Georges Perec



Espèces d'espaces

galilée

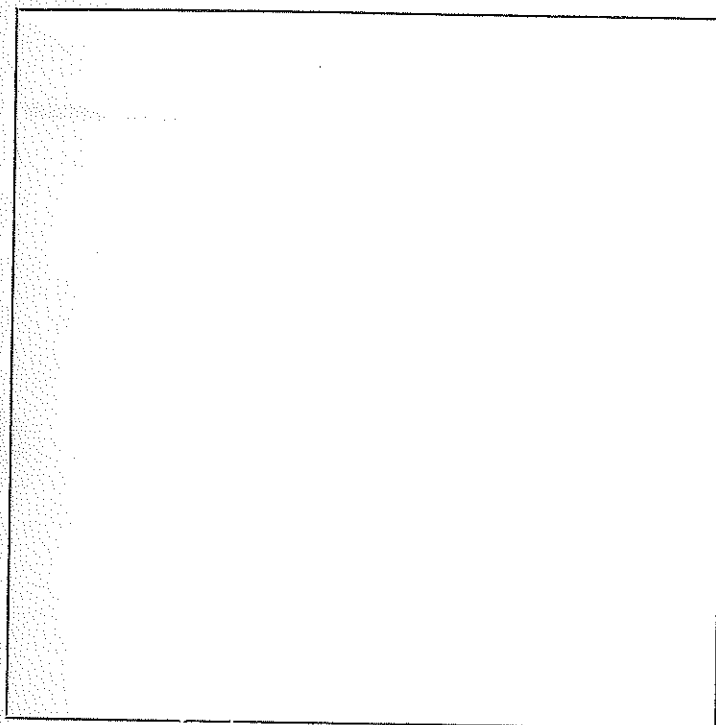


Figure 1. Carte de l'océan (extrait de Lewis Carroll,
La chasse au snark).

ESPACE
ESPACE LIBRE
ESPACE CLOS
ESPACE FORCLOS
MANQUE D'ESPACE
ESPACE COMPTÉ
ESPACE VERT
ESPACE VITAL
ESPACE CRITIQUE
POSITION DANS L'ESPACE
ESPACE DÉCOUVERT
DÉCOUVERTE DE L'ESPACE
ESPACE OBLIQUE
ESPACE VIERGE
ESPACE EUCLIDIEN
ESPACE AÉRIEN
ESPACE GRIS
ESPACE TORDU
ESPACE DU RÊVE
BARRE D'ESPACE
PROMENADES DANS L'ESPACE
GÉOMÉTRIE DANS L'ESPACE
REGARD BALAYANT L'ESPACE
ESPACE TEMPS
ESPACE MESURÉ
LA CONQUÊTE DE L'ESPACE
ESPACE MORT
ESPACE D'UN INSTANT
ESPACE CÉLESTE
ESPACE IMAGINAIRE
ESPACE NUISIBLE
ESPACE BLANC
ESPACE DU DEDANS
LE PIÉTON DE L'ESPACE
ESPACE BRISÉ
ESPACE ORDONNÉ
ESPACE VÉCU
ESPACE MOU
ESPACE DISPONIBLE
ESPACE PARCOURU
ESPACE PLAN
ESPACE TYPE
ESPACE ALENTOUR
TOUR DE L'ESPACE
AUX BORDS DE L'ESPACE
ESPACE D'UN MATIN
REGARD PERDU DANS L'ESPACE
LES GRANDS ESPACES
L'ÉVOLUTION DES ESPACES
ESPACE SONORE
ESPACE LITTÉRAIRE
L'ODYSSÉE DE L'ESPACE

avant-propos

L'objet de ce livre n'est pas exactement le vide, ce serait plutôt ce qu'il y a autour, ou dedans (cf. fig. 1). Mais enfin, au départ, il n'y a pas grand-chose : du rien, de l'impalpable, du pratiquement immatériel : de l'étendue, de l'extérieur, ce qui est à l'extérieur de nous, ce au milieu de quoi nous nous déplaçons, le milieu ambiant, l'espace alentour.

L'espace. Pas tellement les espaces infinis, ceux dont le mutisme, à force de se prolonger, finit par déclencher quelque chose qui ressemble à de la peur, ni même les déjà presque domestiqués espaces interplanétaires, inter-sidéraux ou intergalactiques, mais des espaces beaucoup plus proches, du moins en principe : les villes, par exemple, ou bien les campagnes ou bien les couloirs du métropolitain, ou bien un jardin public.

Nous vivons dans l'espace, dans ces espaces, dans ces villes, dans ces campagnes, dans ces couloirs, dans ces jardins. Cela nous semble évident. Peut-être cela devrait-il être effectivement évident. Mais cela n'est pas évident, cela ne va pas de soi. C'est réel, évidemment, et par conséquent, c'est vraisemblablement rationnel. On peut toucher. On peut même se laisser aller à rêver. Rien, par exemple, ne nous empêche de concevoir des choses qui ne seraient ni des villes ni des campagnes (ni des banlieues), ou bien des couloirs de métropolitain qui seraient en même temps des jardins. Rien ne nous interdit non plus d'imaginer un métro en pleine campagne (j'ai même déjà vu une publicité sur ce thème mais — comment dire ? — c'était une campagne publicitaire). Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'à une époque sans doute trop lointaine pour qu'aucun d'entre nous en ait gardé un souvenir un tant soit peu précis, il n'y

Espèces d'espaces

avait rien de tout ça : ni couloirs, ni jardins, ni villes, ni campagnes. Le problème n'est pas tellement de savoir comment on en est arrivé là, mais simplement de reconnaître qu'on en est arrivé là, qu'on en est là : il n'y a pas un espace, un bel espace, un bel espace alentour, un bel espace tout autour de nous, il y a plein de petits bouts d'espaces, et l'un de ces bouts est un couloir de métropolitain, et un autre de ces bouts est un jardin public ; un autre (ici, tout de suite, on entre dans des espaces beaucoup plus particularisés), de taille plutôt modeste à l'origine, a atteint des dimensions assez colossales et est devenu Paris, cependant qu'un espace voisin, pas forcément moins doué au départ, s'est contenté de rester Pontoise. Un autre encore, beaucoup plus gros, et vaguement hexagonal, a été entouré d'un gros pointillé (d'innombrables événements, dont certains particulièrement graves, ont eu pour seule raison d'être le tracé de ce pointillé) et il a été décidé que tout ce qui se trouvait à l'intérieur du pointillé serait colorié en violet et s'appellerait France, alors que tout ce qui se trouvait à l'extérieur du pointillé serait colorié d'une façon différente (mais, à l'extérieur dudit hexagone, on ne tenait pas du tout à être uniformément colorié : tel morceau d'espace voulait sa couleur, et tel autre en voulait une autre, d'où le fameux problème topologique des quatre couleurs, non encore résolu à ce jour) et s'appellerait autrement (en fait, pendant pas mal d'années, on a beaucoup insisté pour colorier en violet — et du même coup appeler France — des morceaux d'espace qui n'appartenaient pas au susdit hexagone, et souvent même en étaient fort éloignés, mais, en général, ça a beaucoup moins bien tenu).

Bref, les espaces se sont multipliés, morcelés et diversifiés. Il y en a aujourd'hui de toutes tailles et de toutes sortes, pour tous les usages et pour toutes les fonctions. Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner.

OU, SI L'ON PRÉFÈRE :

ACTE UN

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien. A l'est, rien.
A l'ouest, rien.
Au centre, rien.

Le rideau tombe. Fin de l'acte un.

ACTE DEUX

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien. A l'est, rien.
A l'ouest, rien.
Au centre, une tente.

Le rideau tombe. Fin de l'acte deux.

ACTE TROIS ET DERNIER

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien. A l'est, rien.
A l'ouest, rien.
Au centre, une tente,
et,
devant la tente,
une ordonnance en train de cirer une paire de bottes

AVEC DU CIRAGE « LION NOIR » !

Le rideau tombe.
Fin de l'acte trois et dernier.

(Auteur inconnu. Appris vers
1947, remémoré en 1973.)

OU BIEN, ENCORE :

*Dans Paris, il y a une rue ;
dans cette rue, il y a une maison ;
dans cette maison, il y a un escalier ;
dans cet escalier, il y a une chambre ;
dans cette chambre, il y a une table ;
sur cette table, il y a un tapis ;
sur ce tapis, il y a une cage ;
dans cette cage, il y a un nid ;
dans ce nid, il y a un œuf ;
dans cet œuf, il y a un oiseau.*

*L'oiseau renversa l'œuf ;
l'œuf renversa le nid ;
le nid renversa la cage ;
la cage renversa le tapis ;
le tapis renversa la table ;
la table renversa la chambre ;
la chambre renversa l'escalier ;
l'escalier renversa la maison ;
la maison renversa la rue ;
la rue renversa la ville de Paris.*

Chanson enfantine des Deux-Sèvres
(Paul Eluard, Poésie involontaire
et poésie intentionnelle.)

la page

J'écris pour me parcourir
Henri Michaux

l

J'écris...

J'écris : j'écris...

J'écris : « j'écris... »

J'écris que j'écris...

etc.

J'écris : je trace des mots sur une page.

Lettre à-lettre, un texte se forme, s'affirme, s'affermit, se fixe, se fige :

une ligne assez strictement h

o

r

i

z

o

n

t

a

l

e

se dépose sur la

Espèces d'espaces

feuille blanche, noircit l'espace vierge, lui donne un sens, le vectorise :
de gauche à droite

d
e
h
a
u
t
e
n
b
a
s

Avant, il n'y avait rien, ou presque rien ; après, il n'y a pas grand-chose, quelques signes, mais qui suffisent pour qu'il y ait un haut et un bas, un commencement et une fin, une droite et une gauche, un recto et un verso.

2

L'espace d'une feuille de papier (modèle réglementaire international, en usage dans les Administrations, en vente dans toutes les papeteries) mesure 623,7 cm². Il faut écrire un peu plus de seize pages pour occuper un mètre carré. En supposant que le format moyen d'un livre soit de 21 × 29,7 cm, on pourrait, en dépiautant tous les ouvrages imprimés conservés à la Bibliothèque nationale et en étalant soigneusement les pages les unes à côté des autres, couvrir entièrement, soit l'île de Sainte-Hélène, soit le lac de Trasimène.

La page

On pourrait calculer aussi le nombre d'hectares de forêts qu'il a fallu abattre pour produire le papier nécessaire à l'impression des œuvres d'Alexandre Dumas (Père) qui, rappelons-le, s'est fait construire une tour dont chaque pierre portait, gravé, le titre d'un de ses livres.

3

J'écris : j'habite ma feuille de papier, je l'investis, je la parcours.

Je suscite des *blancs*, des *espaces* (sauts dans le sens : discontinuités, passages, transitions).

J'écris
dans la
marge...

Je vais
à la ligne. Je renvoie à une note en bas de page¹
Je change de feuille.

1. J'aime beaucoup les renvois en bas de page, même si je n'ai rien de particulier à y préciser.

Il y a peu d'événements qui ne laissent au moins une trace écrite. Presque tout, à un moment ou à un autre, passe par une feuille de papier, une page de carnet, un feuillet d'agenda ou n'importe quel autre support de fortune (un ticket de métro, une marge de journal, un paquet de cigarettes, le dos d'une enveloppe, etc.) sur lequel vient s'inscrire, à une vitesse variable et selon des techniques différentes selon le lieu, l'heure ou l'humeur, l'un ou l'autre des divers éléments qui composent l'ordinaire de la vie : cela va, en ce qui me concerne (mais sans doute suis-je un exemple trop bien choisi, puisque l'une de mes activités principales est précisément d'écrire), d'une adresse prise au vol, d'un rendez-vous noté à la hâte, du libellé d'un chèque, d'une enveloppe ou d'un paquet, à la rédaction laborieuse d'une lettre administrative, du remplissage fastidieux d'un formulaire (déclaration-d'impôts, feuille-de-maladie, demande-de-prélèvement-automatique-des-quittances-de-gaz-et-d'électricité, bulletin-d'abonnement, contrat, bail, avenant, récépissé, etc.) à la liste des emplettes à faire de toute urgence (café, sucre, sciure à chat, livre Baudrillard, ampoule 75 watts, piles, linge, etc.), de la résolution parfois plutôt coton des mots croisés de Robert Scipion à la copie d'un texte enfin mis au net, de notes prises à une quelconque conférence au gribouillage instantané d'un truc pouvant servir (un jeu de mots, un jet de mots, un jeu de lettres, ou ce que l'on appelle communément une « idée »), d'un « travail » littéraire (écrire, oui, se mettre à sa table et écrire, se mettre devant sa machine à écrire et écrire, écrire pendant toute une journée, ou pendant toute une nuit, esquisser un plan, mettre des grands I et des petits a, faire des ébauches, mettre un mot à côté d'un autre, regarder

dans un dictionnaire, recopier, relire, raturer, jeter, réécrire, classer, retrouver, attendre que ça vienne, essayer d'arracher à quelque chose qui aura toujours l'air d'être un barbouillis inconsistant quelque chose qui ressemblera à un texte, y arriver, ne pas y arriver, sourire (parfois), etc.) à un travail tout court (élémentaire, alimentaire) : cocher, dans une revue donnant, dans le domaine des sciences de la vie (life sciences), le sommaire de quasiment toutes les autres, les titres susceptibles d'intéresser les chercheurs dont je suis censé assurer la documentation bibliographique, rédiger des fiches, rassembler des références, corriger des épreuves, etc.

Et coetera.

L'espace commence ainsi, avec seulement des mots, des signes tracés sur la page blanche. Décrire l'espace : le nommer, le tracer, comme ces faiseurs de portulans qui saturaient les côtes de noms de ports, de noms de caps, de noms de criques, jusqu'à ce que la terre finisse par ne plus être séparée de la mer que par un ruban continu de texte. L'aleph, ce lieu borgésien où le monde entier est simultanément visible, est-il autre chose qu'un alphabet ?

Espace inventaire, espace inventé : l'espace commence avec cette carte modèle qui, dans les anciennes éditions du Petit Larousse Illustré, représentait, sur 60 cm², quelque chose comme 65 termes géographiques, miraculeusement rassemblés, délibérément abstraits : voici le désert, avec son oasis, son oued et son chott, voici la source et le ruisseau, le torrent, la rivière, le canal, le confluent, le fleuve, l'estuaire, l'embouchure et le delta, voici la mer et ses îles, son archipel, ses îlots, ses récifs, ses écueils, ses brisants, son

cordons littoraux, et voici le détroit, et l'isthme, et la péninsule, et l'anse et le goulet, et le golfe et la baie, et le cap et la crique, et le bec, et le promontoire, et la presqu'île, voici la lagune et la falaise, voici les dunes, voici la plage, et les étangs, et les marais, voici le lac, et voici les montagnes, le pic, le glacier, le volcan, le contrefort, le versant, le col, le défilé, voici la plaine, et le plateau, et le coteau, et la colline; voici la ville et sa rade, et son port, et son phare...

Simulacre d'espace, simple prétexte à nomenclature : mais il n'est même pas nécessaire de fermer les yeux pour que cet espace suscité par les mots, ce seul espace de dictionnaire, ce seul espace de papier, s'anime, se peuple, se remplit : un long train de marchandises tiré par une locomotive à vapeur passe sur un viaduc ; des péniches chargées de gravier sillonnent les canaux ; des petits voiliers manœuvrent sur le lac ; un grand transatlantique escorté par des remorqueurs pénètre dans la rade ; des enfants jouent au ballon sur la plage ; dans les allées ombragées de l'oasis, un Arabe coiffé d'un grand chapeau de paille trotte sur son âne...

Les rues de la ville sont pleines d'automobiles. Une ménagère enturbannée bat un tapis à sa fenêtre. Dans des jardinets de banlieue, des dizaines de pépiniéristes émondent des arbres fruitiers. Un détachement militaire présente les armes tandis qu'un officier ceint d'une écharpe tricolore inaugure en la dévoilant la statue d'un général.

Il y a des vaches dans les prés, des vigneron dans les vignes, des bûcherons dans les forêts, des cordées d'alpinistes dans les montagnes. Il y a un facteur à bicyclette qui grimpe péniblement une petite route en lacets. Il y a des lavandières au bord de la rivière, et des cantonniers au bord des chemins, et des fermières qui donnent à manger aux poules. Il y a des enfants qui sortent en rangs par deux dans

la cour de l'école. Il y a une villa fin-de-siècle toute seule au milieu de grands buildings de verre. Il y a des petits rideaux de vichy aux fenêtres, des consommateurs aux terrasses des cafés, un chat qui se chauffe au soleil, une dame pleine de paquets qui hèle un taxi, un factionnaire qui monte la garde devant un bâtiment public. Il y a des boueux qui remplissent des voitures-bennes, des ravaleurs de façades qui installent un échafaudage. Il y a des nounous dans les squares, des bouquinistes le long des quais ; il y a la queue devant la boulangerie, il y a un monsieur qui promène son chien, un autre qui lit son journal assis sur un banc, un autre qui regarde des ouvriers qui démolissent un pâté de maisons. Il y a un agent qui règle la circulation. Il y a des oiseaux dans les arbres, des mariniers sur le fleuve, des pêcheurs au bord des berges. Il y a une mercière qui relève le rideau de fer de sa boutique. Il y a des marchands de marrons, des égoutiers, des vendeurs de journaux. Il y a des gens qui font leur marché.

Les lecteurs studieux lisent dans les bibliothèques. Les professeurs font leurs cours. Les étudiants prennent des notes. Les comptables alignent des colonnes de chiffres. Les apprentis pâtisseries fourrent de crème au beurre des rangées de petits choux. Les pianistes font leurs gammes. Assis à leur table, méditatifs et concentrés, les écrivains alignent des mots.

Image d'Epinal. Espace rassurant.